

**LE DIALOGUE DES CULTURES ET DES LANGUES À TRAVERS
L'EXPÉRIENCE DU VOYAGE: *CHRONIQUE JAPONAISE*
DE NICOLAS BOUVIER**

Maya Timénova-Koen
Université de Plovdiv Paissy Hilendarski

**THE MEETING OF CULTURES AND LANGUAGES IN TRAVEL
EXPERIENCE : *CHRONIQUE JAPONAISE* BY NICOLAS
BOUVIER**

Maya Timenova-Koen
Paisii Hilendarski University of Plovdiv

This paper is meant to analyze the travel experience in Nicolas Bouvier's book *Chronique japonaise*. We focus on the meeting of Japanese and Occidental cultures, philosophy and dramaturgy during the writer's first trip to Japan. Our research is based on the works of Tzvetan Todorov, Vittorio Volpi, Armen Godel, Hamana Masami, Junishirô Tanizaki.

Key words: trip, travellers, barbaric, dialogue, cultures, languages, noh theater

Dans cette recherche, nous nous proposons de rejoindre Nicolas Bouvier et de redécouvrir le dialogue entre le Japonais et l'Occidental à travers le regard de l'écrivain lui-même dans son oeuvre *Chronique japonaise*. C'est un dialogue à la fois culturel et linguistique. Il est parsemé de jugements philosophiques et d'estimations sur les coutumes et la mentalité des habitants du Cipango. Ce dialogue est vécu et subi par l'auteur de la *Chronique japonaise*. Par conséquent, il comporte des couches et des significations multiples. Nos repères théoriques au niveau de l'expérience du voyage sont basés sur l'œuvre de Tzvetan Todorov *Nous et les autres*. Nicolas Bouvier s'avère un voyageur philosophe, selon la typologie des voyageurs de Todorov.

D'après Todorov, le « philosophe » est un voyageur qui pourrait unir les caractéristiques de l'impressionniste, de l'allégoriste et de l'exilé. Il

observe les « différences » entre les individus pour en découvrir les « propriétés ». Le philosophe comme type de voyageur est « universaliste » : les connaissances qu'il cumule durant le voyage lui permettent de « juger ».

Le type de voyageur opposé au philosophe, c'est « l'assimilateur » qui « veut modifier les autres pour qu'ils lui ressemblent ». Selon Todorov, « la figure classique de l'assimilateur est le missionnaire chrétien, qui veut convertir les autres à sa propre religion », sans obligatoirement transformer « les mœurs non religieuses des convertis » (Todorov 1989: 451 – 452). Nous avons choisi de présenter le père jésuite François Xavier comme un exemple de voyageur assimilateur dont parle Bouvier dans la *Chronique japonaise*.

Nous nous référons aussi aux jugements de Junishirô Tanizaki sur l'esthétique japonaise, aux traductions des traités de Zeami et aux œuvres d'Armen Godel, ainsi qu'à la conférence de Hamana Masami intitulée *Stéréotype des Européens par les Japonais du 16^{ème} siècle à nos jours*.

Le corpus des présentes recherches est composé par les parties suivantes : l'expérience du voyage, la rencontre des Occidentaux ou des Barbares du Sud, les premiers Japonais en Europe, la rencontre des langues.

L'expérience du voyage.

En ce qui est de l'expérience du voyage, les jugements les mieux formulés et emblématiques de Nicolas Bouvier se retrouvent, à notre avis, dans son œuvre *Le plein et le vide*. Ces jugements mettent en relief l'idée d'endurer le voyage. L'écrivain critique ceux qui attendent « tout du voyage » sans se soucier « ce que le voyage attend d'eux » (Bouvier 2014: 220). Il se rit des gens dont les souhaits dépassent la réalité et rendent responsables « le pays où ils ont choisi de vivre » (Bouvier 2014: 221) pour leur « moi morose et solitaire » (Bouvier 2014: 221). C'est aussi la philosophie et l'impact du voyage sur notre écrivain que le lecteur y découvre :

« Le voyage ne vous apprendra rien si vous ne lui laissez pas aussi le droit de vous détruire. C'est une règle vieille comme le monde. Un voyage est comme un naufrage, et ceux dont le bateau n'a pas coulé ne sauront jamais rien de la mer. Le reste, c'est du patinage ou du tourisme » (Bouvier 2014: 221).

D'autre part, la diversité de l'expérience du voyage est générée par la motivation des voyageurs eux-mêmes, celle-ci étant déterminée par leur psychologie, leur mentalité et leur religion, ainsi que par les circonstances sociales et politiques de l'époque concrète. Dans l'objectif de révéler les

facettes multiples du voyage, et plus particulièrement celui de Bouvier, nous reprenons de même la *Grande lettre de François Xavier sur le Japon*. (De Castro 2013: 361). En nous appuyant toujours sur la typologie des voyageurs de Todorov, nous avons classé plus haut François Xavier parmi les voyageurs assimilateurs. C'est un « apôtre du Japon » (De Castro 2013: 273) dont le Japon « a pris le cœur » (Bouvier 2013: 64). Une première raison d'étudier cette lettre c'est précisément pour faire le parallèle entre les jugements du jésuite (voyageur assimilateur) dans l'intention de mettre en relief ceux de Bouvier (voyageur philosophe). En effet, ces derniers sont déterminés par les intentions différentes des deux voyageurs concernant le Japon, notamment la christianisation du pays entreprise par François Xavier et la connaissance de l'autre-étranger envisagée par Bouvier. Pourtant leur curiosité intellectuelle et leur bienveillance à l'égard des Japonais présentent des points communs. D'ailleurs Bouvier n'omet pas de remarquer avec ironie que les jésuites et les Japonais s'étaient épris sans se comprendre (Bouvier 2013: 69). D'autre part, nous reprenons cette lettre de François Xavier puisque Nicolas Bouvier lui-même évoque son auteur dans la *Chronique Japonaise*, mu par le souci de présenter le visage de ce pays depuis sa découverte par les Européens.

Bouvier a su également mettre l'accent sur les caractéristiques du voyage. En premier lieu, il souligne son caractère imprévisible (Bouvier 2013: 69) qui assure la rencontre de l'autre dans son milieu habituel en nous rapprochant de lui.

En deuxième lieu, Bouvier évoque une conséquence curieuse de l'expérience du voyage: l'anonymat du voyageur, ou plutôt son propre sentiment de devenir anonyme. Cet anonymat, relatif bien entendu, c'est celui où le nom perd son contenu au regard des autres et de nous-mêmes. L'épisode au musée d'Abashiri en est significatif :

« (...) je déteste signer : donner comme de la bonne monnaie à ces gamins si confiants ce nom que le voyage a vidé de toute substance me fait l'effet d'une imposture. » (Bouvier 2013: 231)

Il préfère signer avec « des mots qui portent un peu la musique et la chance comme 'scarabée', 'cavalcade', 'farine' » (Bouvier 2013: 231).

Il signe par des noms de villes et lieux qui évoquent des souvenirs en lui.

En troisième lieu, nous découvrons chez Bouvier un manque de nostalgie mêlé au plaisir de se souvenir de sa vie en Europe. Il se dit « saisi par le miracle que c'est d'exister et de se souvenir ». Les souvenirs sont pour lui des « caillots ensoleillés de la mémoire » (Bouvier 2013: 231).

Donc, s'éloigner du pays ou du continent d'origine, c'est pour Bouvier une façon de redécouvrir son passé, et de jouir de ce passé dans l'instance du souvenir. En somme, durant l'expérience du voyage enduré par l'écrivain s'accomplit la quête du moi et du plaisir de vivre à travers le relationnel.

Et, en revenant sur les parallèles entre François Xavier et Nicolas Bouvier, deux types de voyageurs opposés, nous voudrions souligner de nouveau leur bienveillance à l'égard de l'autre-étranger. Bien entendu, leurs buts restent différents. Si François Xavier s'implique avec ferveur dans la christianisation des Japonais, c'est-à-dire s'il convertit et fait changer l'autre en toute conscience, Bouvier agit sur ces derniers en s'intégrant lui-même, en s'engouffrant dans leur quotidien, en les observant, en les analysant et en les critiquant, mais sans essayer de les modifier. Il constate leur altérité en faisant des parallèles avec les Occidentaux. Par conséquent, il accumule ses jugements sur le Japon en mouvance dans un effort de capter les instances de cette mouvance, soit en tant que photographe, soit en prenant des notes. Sa machine à écrire ne lui suffit pas pour peindre le Japonais. Il met ses impressions directes de la vie du Japonais sur le premier bout de papier qu'il rencontre – « des billets de métro », « de modestes menus à prétentions françaises » (Bouvier 2013: 248). Ces morceaux de papier peuvent se perdre, les écrits pourraient s'effacer mais « Dieu l'avait donné, Dieu l'a repris » (Bouvier 2013: 248) comme s'exprime l'écrivain dans un esprit de résignation philosophique.

Bouvier se propose de démythifier le Japon resté caché aux yeux des Anciens, dont les Perses parlent les premiers selon le propos de Xavier de Castro (De Castro 2013: 8).

Au niveau du dialogue philosophique avec le Japonais, l'écrivain attire notre attention sur l'impact du zen.

Le Zen a marqué le mode de vie des Japonais. Ce qui focalise notre intérêt en l'occurrence, c'est son impact sur l'art et la mentalité des Japonais.

« Aux XIIIe et au XIVe siècles, le Zen s'est solidement installé dans le Japon (...) Il a pris un grand ascendant sur la caste des samouraïs (...) Il n'en a pas moins exercé dans tous les domaines de la culture – l'art des jardins, la cérémonie du thé, l'arrangement de fleurs (...) » (Bouvier 2013: 163)

Etre parenthèses, Vittorio Volpi évoque l'importance du bouddhisme zen au niveau de la cérémonie du thé et souligne qu'elle implique « la méditation et la concentration » (Volpi 2012: 128).

Le zen s'infiltré aussi dans la vie artistique en Europe :

« Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe et les États Unis ont à leur tour passé par un Zen-boom. (...) une quantité d'artistes occidentaux faisaient déjà sans s'en douter une sorte de Zen (...)» (Bouvier 2013: 163-164)

Entre ces artistes occidentaux, Bouvier cite Paul Éluard qui écrit : « Il y a un autre monde mais il est dans celui-ci» (Bouvier 2013: 164).

D'ailleurs, Bouvier lui-même, fait l'expérience du Zen dans le quotidien :

« Je ne suis pas allé m'asseoir en « lotus », je n'ai pas cherché « quelle était la nature profonde de Bouddha ». J'ai joui du jardin et regardé grandir mon fils qui chassait les papillons entre les tombes du cimetière voisin (...) ; il était bien trop petit pour les attraper, mais avec les papillons, c'était bien lui le plus zen de tous : il vivait ; les autres cherchaient à vivre. » (Bouvier 2013: 165)

L'écrivain reconnaît être conscient à quel point il manque de zen et combien ce manque lui est douloureux. À son avis, c'est un postulat du Zen chinois qui guérit ce manque :

« Je me console en me disant que, dans le vieux Zen chinois, c'était la tradition de préférer, pour succéder au maître, le jardinier qui ne savait rien au prier qui en savait trop» (Bouvier 2013: 165).

C'est la philosophie du bonheur au présent qui transparait dans les jugements de Bouvier. Et il préfère se ranger du côté de la docte ignorance pour aboutir à cet état d'esprit.

En ce qui concerne le dialogue culturel entre l'Occidental et le Japonais, nous voudrions rappeler tout d'abord le jugement de Junishirô Tanizaki, selon qui, dans l'esthétique japonaise le beau est découvert « au sein de l'ombre » (Tanizaki 2011: 43).

Toujours sur le plan de cette esthétique, il serait pertinent d'évoquer aussi l'impact de l'art de l'Europe occidentale, c'est-à-dire celui de l'art *Nanban* ou l'art des « Barbares du Sud » qui « laissera une empreinte indélébile sur la pensée, les comportements et la production artistique des siècles ultérieurs (...) » (Volpi 2012: 131).

Dans la *Chronique japonaise*, un des exemples où s'effectue la rencontre culturelle entre le Japonais et l'Occidental, c'est le théâtre nô. Avant de s'attarder sur les jugements de Bouvier, nous voudrions inclure quelques réflexions d'Armen Godel sur l'acteur de nô:

« L'acteur de nô joue: il mime ?, il chante, il danse. (...) Il est agir. (...) » (Godel 2010: 12)

« Le vêtement enveloppe le personnage (...). Bien que caché, il le révèle. De même le masque, ou encore le visage à nu de l'acteur qui lui sert de masque. » (Godel 2010: 13)

Nicolas Bouvier, lui-même, attire l'attention du lecteur sur la philosophie et les techniques du théâtre nô, et en même temps sur l'effet de cet art. (Bouvier 2013: 77).

Selon lui, scéniquement et spirituellement, le nô dénoue. C'est un moyen libérateur » (Bouvier 2013: 78).

Il cite aussi Paul Claudel qui évoque la tragédie afin de définir cet art:

« La tragédie c'est quelque chose qui arrive, le nô c'est quelqu'un qui arrive » (Bouvier 2013: 77)

« Le nô – écrivait encore Zeami – est comme une nuit au cœur de la journée. Ou comme le silence d'une bouche fermée par la neige » (Bouvier 2013: 78).

Bouvier aime l'« économie » du thème¹ du théâtre nô, qui pourtant tient le spectateur « deux heures en haleine » (Bouvier 2013: 80).

Selon son propos le reste de la vie n'est que « péripéties, qu'on a bien raison de ne pas porter à la scène » (Bouvier 2013: 80).

Nicolas Bouvier ne se contente pas de décrire le nô. Il endure le nô et nous persuade d'en faire autant.

Toujours au niveau de la dramaturgie japonaise, l'écrivain rappelle les deux mentalités différentes qui existent chez les habitants de Tokyo. Dans le Sud et dans l'Est de la ville, l'esprit « *shitamachi* (la basse ville) » ou celui du peuple. C'est notamment Shitamachi qui « fournit les contingents de commères qui reniflent et sanglotent au drame du théâtre *kabuki* » (Bouvier 2013: 128). C'est le vieux folklore d'Edo qu'on y trouve.

Dans les parties Ouest et Nord de Tokyo c'est l'esprit *yamanote* (côté des collines), « plus bourgeois » et « studieux ». C'est notamment là que les gens s'intéressent aux « arts traditionnels » parmi lesquels le théâtre nô. Bouvier ajoute que « l'ambiance » y est « plutôt » celle de « l'ère Meiji » (Bouvier 2013: 128 -129).

En somme, le nô fascine l'écrivain. Il a un effet unique et irréel sur lui:

C'est en observant le quotidien de la vie au Japon qu'il perçoit et assume le nô dans sa totalité. Et, en ce qui est de la culture japonaise en

¹ « Thème du nô : un voyageur fatigué s'endort près d'un puits ; l'ombre d'une femme qui s'y était autrefois jetée en sort et danse l'amour malheureux qui l'a conduite à cette fin. Le voyageur se réveille, inexplicablement remué par ce rêve qui – on le sent – va le faire cheminer vers son éveil spirituel. » (Bouvier 2013 : 80)

général, il l'apprécie dans son authenticité et exprime son indignation de la voir se moderniser à la rencontre de l'Occidental. Pourtant, comme l'affirme Hamana Masami, l'Europe Occidentale devient le modèle pour le Japon moderne (Masami 1994).

La rencontre des Occidentaux ou des Barbares du Sud.

Dans cette partie de notre travail, nous voudrions évoquer les deux sens de « **barbare** », formulés par Tzvetan Todorov :

«Le premier est un sens historique et positif : est barbare ce qui est proche des origines (...)

Le second sens est éthique et négatif : est barbare ce qui est dégradant et cruel (...)» (Todorov 1989: 69)

À l'époque Edo, les Japonais ont sans doute utilisé le mot « barbare » dans le second sens.

Dans le récit de voyage qui fait l'objet de nos recherches, Bouvier évoque la première rencontre entre Européens et Japonais. Il désigne en tant que témoignage fiable le procès-verbal que le fils du gouverneur de l'île Kyushu fait dresser par un bonze. (Bouvier 2013: 55)

L'interprète chinois, Goho précise l'origine des étrangers en répondant au maire de Nishimura :

« Ce sont des marchands appartenant à la race des barbares du Sud (...) quand ils boivent ils ne se servent pas de coupes, (...) ils mangent sans baguettes et prennent les aliments avec leurs mains.» (Bouvier 2013: 56)

Les premiers Japonais en Europe.

Toujours au niveau du dialogue culturel, Bouvier relate la visite des premiers Japonais en Europe.

C'est le père jésuite Alessandro Valignano (le Visiteur), le successeur de François Xavier, qui choisit quatre jeunes chrétiens japonais « de bonne naissance et de bonne mine » pour les envoyer au pape et au roi Philippe II en 1582 (Bouvier 2013: 66 – 67). Bouvier nous rappelle qu'il y avait, à cette époque-là, « cent cinquante églises au Japon et bien deux cent mille convertis de tout rang » (Bouvier 2013: 67). C'est le journal de ces Japonais dont le voyage « aller-retour » dure dix ans, qui est d'un grand intérêt au niveau de la perception de l'Europe. Et, c'est de ce journal que les jésuites tirent « une sorte de dialogue moralisé » (Bouvier 2013: 67).

Ces jeunes Japonais de « quatorze ou quinze ans » (Bouvier 2013: 66) « ces enfants », qui « se découvrent une passion qui sera pour le Japon plus durable que celle du Christ : la musique occidentale » (Bouvier 2013: 67).

D'autre part, deux choses au niveau de la perception de la réalité européenne par les Japonais semblent autant bizarres qu'emblématiques pour leur mentalité. En premier lieu, ni la « grande peinture », ni « l'architecture de marbre des palais » ne les impressionne vraiment (Bouvier 2001: 68) Et en deuxième lieu, leur intérêt pour les techniques s'avère important, entre autres pour « une serrure à secret » (Bouvier 2013: 68).

Durant son voyage, l'écrivain réussit à peindre le caractère du Japonais avec humour et bienveillance. Tout en les traduisant, il garde les noms géographiques originaux ce qui apporte à l'authenticité de son récit. Le récit sur la fête des fleurs au village de la Lune en est un exemple (Bouvier 2013: 171). Accompagné par Théo, un Français qui photographie « des danses phalliques pour un éditeur parisien » (Bouvier 2013: 172), Bouvier cherche à connaître l'image à facettes multiples du Japon.

Dans ce passage de la Chronique, il démarque deux types de comportement à l'égard de l'étranger – celui du Japonais qui a su préserver ses traditions et sa mentalité, et celui du Japonais qui a adopté le pragmatisme de l'Occidental.

La Chronique japonaise inclut aussi l'épisode emblématique du vieillard, « ce vieux Tartuffe » (Bouvier 2013: 184), et de la soupe, qui révèle une fois de plus le portrait psychologique du Japonais.

« C'est la recette ici : quand le malséant, quand l'imprévu se produisent, regardez juste à côté, où alors à travers. La convention (qui est collective) vous donnera toujours raison contre la vraisemblance, qui n'est qu'une affaire de personnes.» (Bouvier 2013: 185).

Pourtant, le Japon vit des périodes historiques différentes durant lesquelles la psychologie de ses habitants varie. La fermeture du pays aux étrangers en 1639 empêche sa colonisation par les Portugais et les Espagnols mais le dialogue culturel avec l'Occident est interrompu. Par contre, ce dialogue s'avère incontournable deux siècles plus tard, à l'époque Meiji, et surtout après la Deuxième guerre mondiale. Et le métissage qui s'opère au niveau des cultures japonaise, européenne et américaine n'est pas toujours heureux ce qui provoque la nostalgie du passé de notre écrivain.

Nicolas Bouvier ne se contente pas d'observer la vie au Japon : il l'apprend. Il s'adapte et se réadapte. Il survit en s'intégrant au quotidien du Japonais dans la mesure où il conserve sa propre morale. L'épisode du

mur-théâtre du chapitre intitulé *Le pied du mur* (Bouvier 2013: 143), en est emblématique: resté sans un sou et épuisé de faim, Bouvier filme les passants du quartier qui défilent sans cesse devant un mur au cours de quatre jours et vend son « mur-théâtre » (Bouvier 2013: 148 -149) à un magazine de Tokyo.

Sur le plan linguistique, ainsi qu'affectif, à la fin de cet épisode, notre attention est attirée sur la lettre bouleversante d'un étudiant japonais malade destinée à l'écrivain. L'étudiant est émerveillé de l'article et des photos de Bouvier sur le mur-théâtre. Contrairement aux réactions des éditeurs, cette lettre, rédigée en franglais (Bouvier 2013: 149), témoigne de l'estime de l'étudiant japonais pour notre voyageur européen. D'autre part, le respect du franglais de la part de Bouvier, est un signe de reconnaissance et d'affection pour le jeune homme aux rêves brisés. Par conséquent, les sentiments de ces deux hommes s'avèrent une manifestation de la relation qui s'établit au cours du dialogue culturel et linguistique entre le Japonais et l'Occidental.

La rencontre des langues

En premier lieu, il est à rappeler la longue liste de mots japonais, transcrits en latin, dont l'œuvre de Bouvier est parsemée. Ces mots japonais que le lecteur rencontre au fur et à mesure du texte, apportent à l'authenticité de l'expérience de l'écrivain au Japon. Ils s'avèrent aussi une preuve du dialogue linguistique où l'intraduisible est souvent présent. L'équivocité de la traduction, provoquant le rire, est générée par les différences culturelles entre le Japonais et l'Occidental. Elle se manifeste de façon expressive dans deux épisodes de la Chronique japonaise que nous présentons dans ces pages.

Le premier porte sur l'explication du fonctionnement du fusil que les marchands portugais, ces « Barbares du Sud », comme les identifient l'interprète chinois Goho, apportent au Japon.:

« Un jour, par l'interprète, il (le gouverneur de l'île Nishimura) dit aux barbares :

– Ce n'est pas que j'y deviendrai habile, mais j'aimerais apprendre à me servir de cette chose-là.

Et le Barbare répondit :

(...) Il suffit d'avoir un cœur honnête (...) et de fermer un œil.

Le Portugais a probablement dit : « Il faut être bien d'aplomb sur ses jambes. » Le Chinois traduit : « il ne faut pas être couard (...) ». Mais le bonze en tire aussitôt une morale édifiante et le gouverneur, enchanté, conclut :

Former en soi un cœur sincère, telle est la grande loi de ce bas-monde (...)

Il continua :

Mais tu dis qu'il faut fermer un œil. Pourquoi, puisque justement quand on ferme un œil on ne peut pas voir loin ?

Le Barbare réplique (j'abrège) :

– Fermer un œil a pour objet de concentrer sa vue sur un point important. (...)

Tokitaka fut content et rétorqua :

– Lao Tseu a dit : « Quand on voit peu, cela devient clair. »

(Bouvier 2013: 58)

Le deuxième épisode, c'est le voyage de Bouvier dans la voiture d'un coupeur de bambou sur la route d'Ayabe :

« Je lui demande le prix du modèle (...) Si ça mange de l'huile... ? »

Arrivés, à Miyazu, le camionneur explique à sa famille :

« C'est un Suisse qui se promène, il est bien... mais je ne sais pas pourquoi il s'imagine que moi, je mange de l'huile. » (Bouvier 2013: 145)

Toujours au niveau du dialogue linguistique, il est à rappeler qu'Hamana Masami met en relief le rôle de la traduction pour la réussite du Japon (Masami 1994).

Conclusion

Une première conclusion qui s'impose, c'est que Bouvier est plutôt pessimiste quant à l'heureux métissage culturel entre le Japon et l'Europe. Il aurait préféré que la culture japonaise soit fidèle à ses origines d'où sa déception des conséquences des contacts entre le Japonais et l'Occidental (Bouvier 2013: 252).

En deuxième lieu, nous voudrions souligner les mérites de la *Chronique japonaise*. Ce récit de voyage nous incite à la tolérance, à nous comprendre pour vivre ensemble sans obligatoirement nous éprouver. L'autre, le Japonais en l'occurrence, est démythifié et devient le miroir de l'Occidental, de l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier et de nous-mêmes, êtres humains contradictoires et imparfaits, Barbares à notre tour. Le dialogue culturel reste toujours inachevé et en devenir ce qui, à la limite, fait sa beauté.

REFERENCES

- Bouvier 2013:** Bouvier, B. *Chronique japonaise*. Paris: Éditions Payot & Rivages, 2013.
- Bouvier 2014:** Bouvier, B. *Le plein et le vide*. Paris : Gallimard, 2014.
- De Castro 2013:** De Castro, X. *La Découverte du Japon par les Européens (1543-1551)*. Paris : Éditions Chandeigne, 2013.
- Godel 2010:** Godel, A. *Joyaux et Fleurs du Nô, Sept traités secrets de Zeami et Zenchiku*. Paris: Éditions Albin Michel, 2010.
- Tanizaki 2011:** Tanizaki, J. *Éloge de l'ombre*. Lagrasse: Éditions Verdier, 2011.
- Hamana 1994:** Hamana, M. *Stéréotype des Européens par les Japonais du 16ème siècle à nos jours* <<http://www.asahi-net.or.jp/~qe5m-hmn/stereo.html>> (27.12.2019)
- Todorov 1989:** Todorov, T. *Nous et les autres*. Paris: Éditions du Seuil, 1989.
- Volpi 2012:** Volpi, V. *Alessandro Valignano (1539 – 606). Un jésuite au Japon*. Paris : Éditions Salvator, 2012.